

M. de Renzais réfléchit un moment, la tête appuyée dans ses deux mains. Qu'allait-il sortir de sa méditation, qui me parut éternelle ? Le blâme ou la pitié ? Hélas ! c'était le doute.

—Il faut avouer, me dit-il avec froideur, que vous avez inventé là une fable bizarre pour vous dispenser de m'apprendre la vérité et pour éviter de me confier le nom que je réclame de votre loyauté.

—Mais il m'est impossible de vous avouer ce qui n'a jamais existé, un sentiment pour un autre que celui auquel j'étais fiancé. Je n'ai donc plus rien à vous dire, monsieur, et je vous demande la permission de me retirer.

Je me levai en me dirigeant vers la porte pour sortir. Sur le seuil, me retournant pour le saluer, j'ajoutai :

—Vous êtes libre, désormais. Je reprends ma parole et vous rends la vôtre.

Il s'élança vers moi, et me prenant par la main, me ramena d'un air suppliant à la place que je venais de quitter.

—Je vous en conjure, ayez confiance en moi. Quel que soit l'aveu que vous deviez me faire, une légèreté, une faute même ; je vous pardonne tout d'avance ! Mais je veux savoir...

Et comme je gardais le silence, froide et hautaine devant lui :

—Je vous en prie à genoux, dit-il, parlez à cœur ouvert. C'est si bon, la vérité, et j'en ai si soif ! Un seul mot, ce n'est pourtant pas bien difficile ! Si vous saviez comme je vous serai à jamais reconnaissant et combien je vous aime, combien je souffre en ce moment, vous auriez pitié, car enfin vous ne pouvez prétendre que j'ajoute foi à cet étrange récit, et vraiment mieux eût valu refuser de parler que de le faire ainsi...

—Monsieur de Renzais, lui dis-je, je vous ai fait une loyale confidence. Vous avez douté de ma parole, et si vous teniez